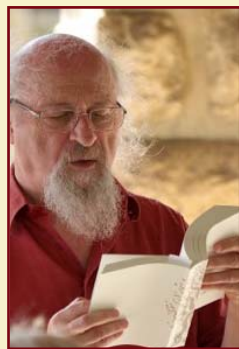


ENTRETIEN



Michaël Glück avec **Alain Freixe**

à propos de son livre à paraître fin mai :
ciel déchiré, après la pluie

Le métier (handwerk), c'est l'affaire des mains. Et ces mains, à leur tour, n'appartiennent qu'à un homme, c'est-à-dire à une âme unique et mortelle qui avec sa voix cherche un chemin

Paul Celan

Alain Freixe :

Les lecteurs du Basilic n'ont pas encore lu ton livre, Michaël. Est-ce que tu te risquerais à nous en livrer sinon le résumé du moins le propos ? Que cherchais-tu dans la nuit de l'écriture ? Vers quel jour écrivais-tu ?

Michaël Glück :

Le premier mot, qui est aussi le dernier, de mon livre *Partition blanche*, paru en 1983 aux éditions Verdier est *Mensch...* C'est sans doute, aujourd'hui encore, vers ce mot que j'écris. Que je marche. *Mensch* signifie homme, humain en langue allemande, mais je l'entends mieux dans la langue yiddish : humain, comme on dirait je crois *hombre* en espagnol mais sans connotation sexuée. *Mensch* peut se dire d'un homme ou d'une femme. C'est une dignité. En voie de disparition. *Partition blanche* traversait la nuit du *plus jamais ça* et savait déjà, anticipait, partant d'une mort qui venait clore *Mensch*, l'incapacité que nous avons à combattre le retour du même. Il y a encore, hélas, quelque chose de ça dans *ciel déchiré, après la pluie*. Récit, roman d'anticipation ? Post-catastrophe. Je dirais : récits, polyphonies. C'est le pluriel qui m'importe. Il y a des personnages, des figures, *Weg*, l'homme qui marche, *Eva*, la femme médecin, plus tard la femme sans yeux, ceux des sous-sols, les enfants. Il y a des guerres, des paysages, des lieux, des voix, des actes. Il y a même dans la nuit du livre, une histoire d'amour.

Alain Freixe :

C'est peu de dire que ce livre trouble nos approches narratives, dérange nos habitudes de lecteurs, il nous "pique et mord", selon les mots de Kafka. Et ce dès le début, dès cette entame de la première vieille guerre – il y en aura une autre – au slash qui comme la hache s'abat sur l'arbre pour le débiter, sa lame découpe la phrase, la déchire tout en rivant toutes les parties entre elles, puis ces pluie – 7 – ces neige – 5 – ce long poème des Imprécations de la femme sans yeux, enfin ces 3 wagon bleu, cerisier qui nous mèneront après la neige quand gagnera la reverdie et le retour des couleurs, le tout entrecoupé par ce choral des Septantes – il y en aura 11 au cours desquels les 70 enfants de l'armée de l'Ange auront à affronter la question de leur prénom ou s'inscrit leur destin.

Michaël, peux-tu nous éclairer sur la composition de ce récit, sur son déroulement entre neige, pluie, neige à nouveau, retour du beau temps pour quelques survivants...

Michaël Glück :

Composition. J'aime décidément ce mot. Tu le sais, je le répète régulièrement, j'eusse préféré être, pas su pas pu, compositeur. Un quatuor de György Ligeti, par exemple. 24 micro-événements musicaux ou 24 mouvements... Bon, ici, dans ce livre, on en compte 28. Mais au fond il n'y en a peut-être que quatre : neige, pluie, neige, reverdie. C'est après coup, ou plutôt en cours d'écriture, que je découvre à quel point le livre, et celui-là particulièrement, est composé. Sans plan préalable. Sans cahier des charges comme fit Georges Perec pour *La vie mode d'emploi*. Je n'ai pas cette puissance de la méthode. Chaque mot peut m'entraîner là où je n'ai pas prévu. Il me faut accepter cela. Il n'y a pas des histoires qu'il faudrait traduire en mots – et si traduire il y a, ce serait *traduit du silence* – il y des mots, des souffles, des scansions qui se multiplient et prolifèrent en histoires. Mots et souffles peu à peu me révèlent la composition du livre, l'étendue du rhizome. C'est sans doute de là que vient le trouble dont tu parlais.

Alain Freixe :

Le récit commence avec vieille guerre, 1 dans la peur. Ses premiers mots sont : "maintenant très grande peur". Il se poursuit en vieille guerre, 2 par la peur qu'Éva voit dans les yeux de celui qui n'a pas de nom excepté celui qu'on lui a donné : "je n'ai vu que cela. Rien que la peur". Le choral des Septantes qui va rythmer le récit entre 7 pluie, 5 neige et 3 wagon bleu, cerisier, s'ouvre juste après l'entrée dans le conte par un "il était une fois une ogive nucléaire" puis également par ces mots : "j'ai peur, toujours peur, toujours eu peur. J'ai peur qu'on sache que j'ai peur. Je suis née dans la peur, dans la nuit de la peur". Cette peur traverse, donne son ton au récit. Une menace plane, un danger imminent, quelque chose qui pourrait se produire de pire au sein même du désastre comme une anticipation du malheur.

Est-ce ce ressort affectif, cette peur diffuse des lendemains qui ne cessent de déchanter, qui t'a fait partir dans ce projet d'écriture ?

Michaël Glück :

"Je n'ai jamais su raconter les histoires"... C'est une phrase leitmotif de *Partition blanche*. La question des histoires, de la narration réapparaît ici et la peur revient dans ce livre aujourd'hui. C'est la force de Schéhérazade mais je pourrais aussi bien dire celle de Pénélope. Le récit, le tissu, le texte. Travail de la navette. Façons d'en découdre avec la peur. Le récit ramène à la vie. Mais plus encore que le récit c'est sa matière sons et rythmes. Dans les vies

souterraines du livre le chœur des générations de voix prépare le choral des Septantes. Les personnages du livre sont d'abord des voix. Mais ce que donnent à entendre ces voix, plus que ce qu'elles racontent, c'est une berceuse. Tout commence par une berceuse, conjuration de la peur. Je vois là l'origine de la poésie, l'origine de tout récit. Pour reprendre un de tes mots, oui, nous écrivons *sous la menace*.

Alain Freixe :

La catastrophe est toujours une menace contre l'ordre du monde. Elle brise le temps humain, ouvre un gouffre entre le passé et le futur, menace de rompre le lien entre les générations. Mais dans le même temps elle peut devenir matrice d'une identité nouvelle. Ainsi voit-on les Septantes, après le meurtre fondateur de l'un des leurs par celui qu'ils nommeront l'Ange, (lui préfère "l'enfant fou, c'est plus clair"), quitter les sous-sols où ils survivent et remonter vers la lumière de la surface et se mettre en marche – "borde d'enfants vagabonds" vers une destination inconnue – une nouvelle terre promise ? C'est bien une catastrophe dans la catastrophe, ce meurtre. Ainsi voit-on "le chaos" suite au "grand souffle" d'une catastrophe nucléaire devenir événement fondateur d'un nous. Quelque chose se termine pour cette "armée d'enfants" qui va errer à la surface d'un monde détruit et qui, dans le même temps, commence. Voilà qu'on retrouve le sens étymologique et théâtral du mot catastrophe.

Vers quoi se tourne-t-on ? Les Imprécations de la femme sans yeux, celle qui parle dans la colère, ne sont guère réjouissantes : "à quoi bon ce qui eut lieu aura lieu".

Mais le "ou bien" qui suit reste là à résonner comme suspendu sur le vide... Alors répétition ou reprise ?

Michaël Glück :

L'éternel retour du Même. La grande peur est là de la répétition, de la reprise, de la réédition des mêmes rhétoriques : exclusions, concentrations, exterminations. La femme sans yeux, on le devine a connu cela. L'Ange, elle le sait, n'apporte pas nécessairement la bonne nouvelle. Avec la répétition, c'est l'assignation à une pensée identitaire qui revient. Elle crie contre ce retour. L'instabilité de l'écriture dans ce livre est éloge de l'instabilité de l'identité.

Alain Freixe :

En plus des questions concernant le désir d'histoire, ce caractère qui semble nécessaire face à la peur du silence et de la nuit, la question de la nomination traverse ce livre et donc celle de la transmission. Les mots manquent, les noms sont effacés – aucun nom sur la tombe où finit par se coucher l'homme qui marche – ou oubliés, ainsi on ne sait qui est ce personnage dont la marche ouvre le livre : Weg. Ce nom, à lui donné, craché comme une insulte : "Weg, fous le camp". Si le nom, c'est le destin – Nomen, omen disait-on – alors on comprend que les Septantes soient appelés à décliner leur nom, ce qu'ils font avec bien des difficultés voire des refus. L'enjeu n'est-il pas l'humain lui-même, ce corps sur lequel on jette des lettres ?

Michaël Glück :

Ta question me renvoie bien en arrière. C'était quelque temps après la naissance de mon deuxième fils. Un ami écrivain m'avait demandé si j'avais écrit sur l'enfant, question à laquelle j'avais répondu négativement. Il m'avait repris : Tu lui as donné un

nom, un prénom. Tu as déjà écrit. *Nomen, omen*. Ainsi des poèmes narratifs des Indiens Crees, nommer c'est raconter une histoire. Et il est possible de changer de nom toute sa vie, possible de multiplier les identités, de ne pas se laisser asservir à une seule (ce qu'écrivait si bien Ernest Cœurderoy au XIX^e siècle). Perte et recherche d'identité, perte et recherche d'un nom. Le premier nom de *ciel déchiré*, nom sans la capitale, comme sans tête, est *weg* qui signifie chemin mais aussi l'impérieux "fous le camp !" *Weg* chemin et hors du chemin, ode et exode. Chaque nom, prénom est une histoire. Au fond le premier chemin (*bodos*) n'est-il pas celui d'Ulysse (*Odysseus*) ? Le *weg* de mon livre ne serait-il pas une réminiscence des récits homériques ?

Alain Freixe :

Je me souviens avoir posé cette question à Jean-Marie Barnaud pour son récit Aral (L'Amourier, 2001), j'aimerais la risquer encore pour ce ciel déchiré, après la pluie. Dans une lettre du 19 mars 1799, Suzette Gontard écrit à Hölderlin : "En me relisant, il me vient à l'esprit que tu appelles roman ton cher Hypérion mais j'y pense toujours comme à un beau poème". J'ai envie de dire la même chose pour ton livre. Un poème ! Pas seulement un objet de langage, un dépôt d'écriture – même si la mise en langue est toujours juste et donc belle – mais un acte, un moment de l'existence en route vers son sens, cela qui échappe toujours.

Michaël Glück :

Un poème... dramatique, homérique disais-je. Peut-être. Je ne sais si le mien est beau, j'accueille cela. Humblement. Augure pour les lecteurs, car après tout le livre appartiendra à ceux qui le liront. À voix haute, je recommande.

Alain Freixe :

Ce ne sera pas une question. Je voudrais juste te remercier pour ce beau livre. Non que la beauté y soit ornementale, tout y est effroyablement douloureux. Le mot de beauté que j'utilise ici par provocation renvoie pour moi à une réalité qui déborde le livre, la littérature pour nous emporter au-delà des plaisirs ou des déplaisirs esthétiques. On est là plutôt dans un ébranlement, perdu dans bien des troubles. Et pourtant il y a harmonie entre les voix multiples, les divers éléments, leur tension dynamique. L'ensemble tient par une sorte d'effervescence. Ce qui est beau, c'est le passage et jamais un état stable, ce que Rilke appelait "l'aventure silencieuse des espaces intervallaires". C'est là que l'inexprimable trouve son lieu. Là, entre. Un indéfinissable se donne à rencontrer, un quelque chose en plus entre les mots, entre les éléments de cette marquerie, quelque chose comme cette "force qui écarte l'oppression du monde, ce monde où toute chose se sent serrée la gorge" dont parlait Kafka.